

Une balade printanière

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours vénéré le printemps. Adieu les frimas de l'hiver !

Dès potron-minet, j'enfilais ma huppelande, je franchissais le seuil de mon humble mesure et j'allais par monts et par vaux.

Il y avait un je-ne-sais-quoi de primesautier dans l'air et je croyais sentir le pouls de la nature. Les paysages avaient troqué leurs guenilles bistre contre un camaïeu vert.

De chaque arbre, de chaque haie, s'élevaient le pépiement et le soliloque des oiseaux.

Que de passereaux, en quelques heures, se sont interpellés, souri, amourachés. Sous les feuilles encore ébouriffées s'ébattait déjà une kyrielle d'arthropodes : des charançons nonchalants, des cétoines aux élytres mordorés, des chenilles processionnaires et même un mille-pattes pressé. Et quel bonheur de surprendre, immobile dans l'entrelacs de sa toile, l'épeire fasciée !

Soudain, débouchant d'un taillis, une laie s'était arrêtée un instant, tout étonnée de croiser un bipède matutinal, avant de disparaître sous la futaie.

Je m'arrêtais généralement vers onze heures. Je m'adossais contre le tronc rugueux d'un arbre, face à l'ondoiement du paysage. J'ouvrais la bouteille de vieux bourgogne que j'avais emportée dans ma besace et, sans craindre la cirrhose, j'en sirotais goulûment quelques gorgées, en savourant un gros bretzel.

Mais pas question de bayer aux corneilles ! Le chemin du retour m'attendait. Et c'est revigoré par cette pause bachique que je poursuivais ma promenade, sous les auspices bénis de la nature renaissante.